

EXTRAIT

La stratégie du pékinois

RIP-OFF OU RÊVES DE PALMIER

1

Parce qu'ils flottent à présent dans une nébuleuse où tout se trouve adouci, presque flou, comme un salon déformé par la paroi de l'aquarium ou ce jardin à l'abandon entrevu par la fenêtre un jour de pluie, avec ses statues couvertes de mousses, ses feuilles mortes qui pourrissent dans l'air humide, sa clôture rongée par la lèpre, son gravillon boueux près des parterres cendrés. Et puisqu'ils y flottent, on peut se demander que chacun pouvait bien faire quelques heures avant la coïncidence. On pense à Cora, qui traîne sa valise du côté d'une résidence touristique de Playa del Inglés, tenant de l'autre main l'adresse de Iovana marquée à la va-vite sur un bout de papier. Cora porte un débardeur sur sa mini-jupe en jean. Elle a les traits tirés, une coiffure moins soignée que d'habitude. Elle est toujours appétissante, mais si un homme prenait le temps de la regarder, il verrait dans ses yeux une tristesse indéfinie et pourtant inéluctable. Au même moment, peut-être, Tito le Palmier achète une louche, un balai à WC, un set de torchons dans l'un de ces bazars où tout est à un euro (ou presque). Il porte le sac plastique où il a glissé ses achats le long de l'avenue Veintinueve de Abril, débouche dans la rue Juan de Miranda et entre dans l'immeuble dans lequel se trouve le petit appartement où il vient d'emménager. A quelques rues de là, c'est la ville du soleil, les eaux calmes de Las Canteras, les promeneurs qui s'égaient devant la Clínica de San José ou qui s'offre un répit sur les bancs autour de la sculpture de Mari Sanchez, toute de bronze terni, qui la représente les mains à la taille dans le costume traditionnel des Canaries. Mais ici, à Juan de Miranda, c'est les rues du pain dur, des immeubles si proches les uns des autres qu'ils se disputent l'air et la lumière ; des rues aux relents de désinfectant et de tuyauteries bouchées ; des rues désertes qui crèvent d'ennui au grand jour et se teintent de l'unanimité sordide des bas-fonds à la nuit tombée. Tito entre dans l'ascenseur et appuie sur le bouton du troisième, à l'instant sans doute où Blondin martèle son réveil pour le faire taire, là-bas, au sud-est de l'île, dans sa maison d'El Burrero. Blondin est immobile sur son lit. Estela remue près de lui. Il sait qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. Dans pas longtemps, Blondin devra se lever, préparer le petit déjeuner, obliger Estela à prendre des médicaments qui ne font plus qu'alléger ses souffrances. Il lui faudra sans doute l'accompagner aux toilettes. Au début, c'était humiliant pour elle, pénible pour lui. Mais ils s'y sont faits. Le petit déjeuner, le médicament, la toilette, ce sera tout à l'heure ; Blondin reste encore un instant allongé, parfaitement immobile, à regarder le plafond de ses yeux brouillés ; il pense à Estela, à

un chemin qui mettrait fin aux souffrances d'Estela et qui ne passerait pas par la mort. Il pose le pied gauche par terre. C'est à ce moment-là qu'en ville, dans une chocolaterie proche de l'Obélisque, Junior s'assied à une table. Comme tous les vendredis matin, il attend sa fille, qui viendra bientôt le rejoindre pour le petit déjeuner. Pour l'occasion, Junior a mis son pantalon à pince, ses chaussures bateau, la chemise parme qu'elle lui a offerte pour son anniversaire. C'est un rituel qu'ils observent depuis qu'il a divorcé de sa mère. Junior va à la chocolaterie, sa fille sort du lycée, ils déjeunent et discutent, en toute simplicité. Puis elle retourne en cours. Comme deux amoureux. « Ma petite fiancée », lui dit-il parfois tendrement, comme pour rattraper le temps perdu, tous ces moments de l'adolescence de Valeria que quelqu'un d'autre vit à sa place.

Cora, Tito, Blondin, Junior. Tous sont convaincus que la vie suit son cours, alors qu'elle est sur le point de basculer du tout au tout. Dans quelques jours à peine, ils seront cernés par la colère, le sang, la peur et la mort, et rien ne sera plus jamais comme avant.

Et c'est peut-être au même instant, qui sait, qu'un chômeur parti pêcher en cette matinée de vendredi remarque d'étranges protubérances entre les rochers. Des masses rondes qui n'ont rien à faire là et qui, tout compte fait, ne font qu'un. Il pense s'abord à des sacs poubelles que des individus peu scrupuleux auraient balancés à la mer. Mais pas du tout : c'est une main. Et là, ça alors (c'est ahurissant, mais pourtant c'est bien ça), une tête. Et là, des cheveux. Des cheveux, merde ! C'est un mort. Un macchabée, putain ! Mais rien à voir avec un de ces naufragés des *pateras*, non. D'abord, c'est un blanc, et surtout, les cadavres des *pateras* s'échouent plus au sud. Il pourrait aller voir si l'homme vit encore. Mais il sait bien que c'est impossible. Il n'aurait pas survécu aux coups de sa tête contre les rochers à chaque assaut des vagues. Le chômeur vérifie qu'il a du réseau. Il appelle le 112 et instinctivement, rassemble ses affaires pour remonter en haut de la falaise. Une opératrice lui répond, probablement à l'instant où Tito Marichal entre dans la solitude de son appartement, un air de tango aux lèvres, tandis que Cora actionne l'ouvre porte automatique, et que Blondin se tourne vers Estela pour lui dire « Bonjour, chérie » et que celle-ci s'étire, lui répond par un semblant de sourire, l'instant précis où Valeria entre dans la chocolaterie, son classeur et son livre de mathématiques sous le bras, le visage radieux à l'idée de retrouver son père comme chaque semaine, lequel se demande si la mer a déjà rendu le cadavre du Furet.